

68801

Anatole de Montaiglon

LES SONNETS

DE

LA CHAISE



TOURS

IMPRIMERIE ERNEST MAZEREAU

—
SEPTEMBRE M DCCC LXXXV

68801

68801



68801

Anatole de Montaiglon

LES SONNETS

DE

LA CHAISE



TOURS

IMPRIMERIE ERNEST MAZEREAU

—
SEPTEMBRE M DCCC LXXXV

A mon ami Jules Guiffrey.

Anatole de Montaiglon



VERNALIA

Le soleil est encor timide ;
Mais sur le vallon bocager
Il est si tendre et si léger,
Que le ciel n'a plus une ride ;

Les feuilles, bravant le danger,
Font craquer leur corset rigide ;
Sur le buisson qui se décide
Les fleurs se mettent à neiger ;

Dans les tournants et les coulées
On sent des tiédeurs envolées
Qui roulent en flots hésitants ;

L'herbe pointe, le bois s'éveille ;
Partout, si l'on prête l'oreille,
On entend rire le Printemps.

La Chaise, 7 avril 1882.





APRÈS LA TEMPÊTE

L'ouragan, fatigué de ses fureurs sauvages,
A fini sa colère, et des flots apaisés
Les rangs d'écume blanche, en lignes disposés,
Chantent en s'enterrant dans le sable des plages.

Mais il y flotte, hélas! des appareils brisés,
Hérauts indifférents des funèbres naufrages,
Un bout de gouvernail, des planches de bordages,
Des esquilles de mâts, des tambours écrasés.

D'un grand vaisseau perdu voilà tout ce qui reste,
Et les veuves courent, après la nuit funeste,
Voir ce que la marée amènera de corps.

Le plus souvent les flots, s'obstinant à se taire,
Arrivent, sans porter un seul cadavre à terre;
Car la mer est jalouse et ne rend pas ses morts.

La Chaise, 8 avril 1882.





On jouit de la vie, on la croit éternelle,
On l'use, on la gaspille, en comptant sur les jours,
Sans penser que du temps la marée aux flots lourds
Monte, sans redescendre, et toujours s'amoncelle.

Il conviendrait pourtant d'avoir plus de cervelle,
De ne pas oublier que ses instants sont courts,
Qu'elle est toujours plus près de la fin de son cours,
Qu'il faut la ménager et compter avec elle.

Le vaisseau semble aussi le maître de la mer ;
Il vogue triomphant sous l'éclat du ciel clair
Quand l'hélice rapide obéit à la roue ;

L'Océan subjugué se courbe sous son poids,
Mais il reste le maître et, quand il se secoue,
Navire et matelots périssent à la fois.

La Chaise, 9 avril 1882.





Quidve mali fuerit nobis non esse creatis ?

LUCRETI V, 877.

Ce n'était pas un mal que de n'être pas né ;
Mais, une fois touché des flammes de la vie,
Bien qu'à la mort fatale elle soit asservie
A la fin d'un chemin d'ombres environné,

On désire jouir de ce qui fut donné,
Surmonter les chagrins dont elle est poursuivie,
Et, marchant jusqu'au bout sans que le pas dévie,
Avoir eu plus d'un jour de bonheur couronné.

L'amour et l'amitié, le travail, la nature,
Le charme du passé, l'espérance future
Sont-ils pas dans le lot qui nous est départi ?

Mais, dès lors qu'on n'est pas entré dans l'existence,
Qu'importe à cette nuit, à cette indifférence,
Du tranquille néant de n'être pas sorti ?

La Chaise, 11 avril 1887.





Deux frères, côte à côte, avaient vécu, lutté ;
Ils avaient retourné plus d'un terrain revêché ;
Pour n'avoir épargné le hoyau ni la bêche,
Après de longs travaux ils avaient récolté.

Leur lutte avait conquis un renom mérité,
Contre lequel l'envie impuissante s'ébrèche,
Pour avoir du passé su réparer la brèche
Et remettre en honneur le trésor hérité.

L'un est plus qu'un vieillard ; il a perdu sa force ;
L'arbre est creux et n'a plus de vivant que l'écorce ;
Son imbécillité le garde de tout heurt.

Le ferme esprit de l'autre avait sa plénitude
Et recueillait les fruits de sa vaillante étude ;
Sa vie était sans prix ; aussi c'est lui qui meurt.

La Chaise, 12 avril 1882.





LE BIED

Ce n'est pas, à coup sûr, un fleuve que le Bied ;
Il n'a rien d'étonnant, de fier, ni de sauvage ;
Son cours, tranquille et frais, serpente dans l'herbage
Et, dans plus d'un endroit, il se traverse à pied ;

Quand pour se reposer, sur son bord l'on s'assied,
On entend claqueter, derrière le barrage,
Le tic-tac du moulin, qui se hâte et fait rage,
Comme un brave ouvrier à qui le travail sied ;

Du large vallon plat les collines, très basses,
Sur tous les horizons dévoilent les espaces,
Où du ciel tout entier s'ouvre l'immensité.

Alors l'esprit rêveur dans l'éther insondable
Peut, ainsi qu'un oiseau, d'une aile infatigable
Planer et s'enivrer d'air et de liberté.

Paris, 15 avril 1882.



